

Guy de Pourtalès - Carl J. Burckhardt : "Tandis que vous êtes, vous, le merveilleux oiseau de passage qui a son nid dans un vieux clocher germanique..."

Autor(en): **Portalès, Guy de / Burckhardt, Carl J.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne**

Band (Jahr): - **(1981)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-870811>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Guy de Pourtalès

Carl J. Burckhardt

*«Tandis que vous êtes, vous, le merveilleux
oiseau de passage qui a son nid dans un vieux
clocher germanique ...»*

triumbe

Cher ami,

La Pricensa de Thum et Taxis vient
de mourir dans sa 79^eme année
Nous avons parlé d'elle lors de ma
première visite chez vous. Je crains de
vous encombrer de livres, mais voici
que ces charmants souvenirs de la
père me tombent entre les mains, elle
y parle beaucoup de Rilke et aussi de
Kafka, tout son charme, ce doux rictus
presque péroré et tempéré de beaucoup
d'humour y est. Vous aurez lu cela en
dix minutes. Qui est-ce qui parlera
de la Pricensa dans la presse française?

J'ai eu de vos bonnes nouvelles
par Elisabeth qui quitte Montana aujourd'hui

Bien à vous cordialement
Carl Gustafson

P.S. à l'occasion faites
moi parvenir la revue ou journal
la posez moi à côté pour que j'en ai la sève.

Carl J. Burckhardt à Guy de Pourtalès

Genève 23 mars 1933
Plateau de Frontenex

Cher Comte

Cet hiver chez Jacques Chenevière je vous parlais de l'intensité menaçante avec laquelle Keyserling voulut me forcer de publier instantanément trois articles sur sa personnalité et son œuvre dans la *Neue Zürcher Zeitung*, le *Journal de Genève* et un grand quotidien français. Le début de cet épisode baignait dans une lumière toute douce, si je compare avec les teintes effroyables et blafardes qu'il a pris à présent dans l'imagination tumultueuse et tintamarresque du sage de Darmstadt. Les faits: la *Neue Zürcher Zeitung* ne me convient pas pour des raisons politiques; le *Journal de Genève* ne pardonne pas la fameuse analyse de l'Helvétie; il resta donc le journal français.¹ Une grippe de 15 jours m'ayant retardé — quelle grippe, sous le feu de barrage continu du philosophe — reconvalescent et las j'écrivis l'article, je le fis traduire et notre ami Jacques eut la bonté de revoir le tout et de le plonger dans une atmosphère de mansuétude. Cet article ainsi confectionné, je l'ai envoyé à Gérard Bauër, qui très aimablement m'avait offert de le faire publier à Paris.²

Je n'avais pas compté avec les grands événements politiques qui «hyperdynamisèrent» le dynamisme déjà si particulièrement dynamique, de notre ami balte.³ Depuis quelques jours je sens des décharges toujours plus violentes de son plexus solaire frapper ma constitution physique encore trop libérale. Des menaces effroyables me parviennent par l'intermédiaire d'amis et d'amies mandés en hâte auprès du thaumaturge résidant actuellement sur les sommets de la Forêt Noire.

Ma volonté est l'objet des calembours les plus amers, une psychologie effroyable, toute faite de complexes d'Oedipe, de ressentiment monte autour de moi comme une marée, je me vois déjà traîné à côté de Klages, de Beat de Fischer et de la malheureuse Madame de Martini à travers les nouvelles prophéties rétrospectives de quelque livre de voyage métaphysique.

Bref, pourriez-vous donner un coup de téléphone à Bauër, activer la chose, enterrer ce «Wechselbalg» dont la maternité appartient presque à Jacques. Ce dernier livre de Keyserling était vraiment une œuvre pour la première fois écrite dans un grand style allemand.⁴ J'ai recours à votre bonne grâce et lorsque l'indomptable Stromboli arrivera à Paris veuillez, je vous prie, lui apprendre que ma volonté fut de fer et mon intention de contribuer à sa propagande, ferme comme le trop célèbre rocher de bronze.

En vous priant de transmettre mes hommages à Madame de Pourtaès, je vous assure d'avance de ma vive gratitude. Recevez mes messages cordiaux.

Carl Burckhardt

Excusez la machine!

¹ Le Comte Hermann von Keyserling (1880-1946) est le fondateur de l'École de la Sagesse, à Darmstadt, où il enseignait la nécessité, pour le monde occidental, de se pénétrer de la sagesse des conceptions orientales; il prônait la sauvegarde des valeurs spirituelles menacées par la civilisation moderne, fondant sa philosophie sur les forces du sentiment.

En 1928 déjà, la personnalité de Keyserling crée de nombreux remous, notamment en Suisse avec la parution de l'*Analyse spectrale de l'Europe* dont un chapitre, consacré à la Suisse, provoque de toutes parts de violentes réactions.

Avec la précision d'un scientifique penché sur son microscope, Keyserling analyse l'esprit des Suisses à travers leur comportement et trace le portrait d'un peuple d'hôteliers fait pour vivre dans un cadre déterminé: «Et celui-ci doit être étroit, — comme une vallée encaissée dans des montagnes à pic.» A la mesure d'un décor géographique restreint, le Suisse s'est créé des idéaux limités, l'entraînant à la démocratisation. Mis à part le peuple juif, il n'y a pas de peuple plus éloigné de l'idéal du grand seigneur, type suprême de l'humanité pour Keyserling, que les Suisses, car dans la démocratie, «l'individu unique perd toute importance au profit de la majorité». «Or, toutes les valeurs humaines, poursuit Keyserling, se réalisent par l'unique. C'est en ce sens qu'un esprit social, s'il constitue le dernier mot, est une preuve de médiocrité absolue [...]» (*Analyse spectrale de l'Europe*, traduction française parue chez Stock en 1931 puis 1947, p. 236).

Du côté de son propre pays, Keyserling voit dans le réveil de la jeunesse allemande la promesse d'une révolution décisive; un changement de toutes les

valeurs; un humanisme nouveau, où les forces telluriques de l'homme — ses impulsions irrationnelles, son élan vital, ses émotions — alliées aux deux premières manifestations de l'Esprit, le Courage et la Foi, contribueraient à l'avènement d'une Europe fondée sur la communauté spirituelle.

La force implacable de la pensée de Keyserling — par la culture philosophique dont elle témoigne, la rigueur de la construction et la passion qui la soutendent — conquiert les lecteurs les plus critiques en même temps qu'elle leur paraît redoutable.

C'est que les années 1932-1933 sont cruciales en Europe et créent dans les esprits une attente confuse, inquiète, où se mêlent l'espoir et la peur. Certains intellectuels essaient d'y voir clair; Albert Béguin, résidant alors en Allemagne, écrit un article sur «Keyserling et la jeunesse allemande» qu'il conclut en ces termes:

«Il serait vain de vouloir prophétiser l'avenir d'une révolution qui, toujours selon Keyserling, représentera pour l'Allemagne ce que 1789 a été pour la France. Mais peut-être est-il permis de poser cette alternative qui, pour simplifier outre mesure, ne fausse pas les grandes lignes du problème: l'Allemagne est arrivée à un moment où elle peut ou bien sombrer et entraîner le monde dans une effroyable catastrophe, — ou bien (si l'aveugle poussée actuelle, grâce aux avertissements d'un Keyserling et de ses pairs, s'emploie à l'édification consciente de valeurs universelles), ou bien l'Allemagne peut être la première à résoudre la crise intérieure de l'homme moderne. Et du moment où elle sera entrée dans cette voie, elle saura automatiquement, de nouveau, que les valeurs créées par d'autres peuples, d'autres civilisations, d'autres histoires, sont au même titre que les siennes des expressions indispensables de l'humanité» (*Présence*, N° 1, mars 1933, p. 26).

A propos de cet article, Béguin écrit à son ami Marcel Raymond, soulignant ainsi la complexité des relations avec Keyserling:

«Le numéro de *Présence* que je t'envoie contient un article de moi que je ne signerais plus aujourd'hui et qui, même en mars, ne correspondait pas tout à fait à ma pensée. J'avais proposé à Keyserling de rendre compte de deux très beaux articles, — parus au lendemain de l'arrivée d'Hitler à la Chancellerie, — où il critiquait 'l'idéal' nazi. Mais à mesure que le triomphe d'Hitler se précisait, Keyserling prenait peur et, tapi dans la Forêt Noire, m'envoyait chaque jour des déclarations qui marquaient davantage son glissement et son ralliement. Lorsqu'enfin je lui soumis mon manuscrit, il y fit de telles retouches qu'une partie de l'article est de lui. J'ai refusé, cependant, d'y introduire certaines déclarations qu'il voulait y voir figurer, mais j'ai dû en admettre d'autres pour ne pas le compromettre. — Malgré tout, il reste quelque chose d'exact dans ces pages; elles définissent assez justement, je crois, les aspirations d'une certaine jeunesse allemande qui, depuis mars, n'a cessé de murmurer et de sentir croître son mécontentement. La 'révolution' hitlérienne ne correspond en rien à son attente; c'est une révolution à contre-sens, qui a manqué l'occasion, très justement vue par Keyserling, de 'faire l'Allemagne'» (lettre du 2 septembre 1933, publiée dans Albert Béguin, Marcel Raymond, *Lettres, 1920-1957*, Lausanne-Paris, La Bibliothèque des Arts, 1976, pp. 116-117).

² Il s'agit de l'*Echo de Paris*, auquel collabore Gérard Bauër. Cet article ne semble pas avoir paru. Un manuscrit subsiste cependant en allemand et en français, avec plusieurs variantes, dans les archives Burckhardt déposées à la Bibliothèque universitaire de Bâle.

³ Le 30 janvier 1933, Hindenburg appelle Hitler à la chancellerie; le 27 février, les nazis incendient le Reichstag; le 5 mars, des élections sont organisées dans un climat de violence et donnent 43,9% des voix au national-socialisme; le 23 mars, Hitler se fait conférer les pleins pouvoirs pour quatre ans.

⁴ Hermann von Keyserling, *Südamerikanische Meditationen*, Stuttgart-Berlin, Deutsche Verlags-Anstalt, 1932; traduit en français la même année par Albert Béguin et publié chez Stock.

Jean Cassou commente cette traduction dans *Présence* (N° 4, décembre 1932):

«Qu'on me permette d'ajouter ici que ce n'est point un hasard insignifiant si les *Méditations sud-américaines* ont été traduites — et admirablement traduites — par Albert Béguin, qui est aussi le traducteur et le meilleur connaisseur de Jean-Paul: en Keyserling nous trouvons un nouveau Jean-Paul, un de ces rares amoureux des jours et des nuits de la terre, un de ces voyants pour la subtilité sensorielle desquels il n'est rien que profère la terre qui ne soit verbe résonnant, un de ces messagers des profondeurs qui nous aident à comprendre la terre, à l'aimer, à joindre nos énergies et nos espérances à son destin.»

Guy de Pourtalès à Carl J. Burckhardt

73, rue des Vignes, XVI^e.

Paris, le 25 mars 1933.

Cher Monsieur,

Je connais assez mon Keyserling pour savoir que s'il a dirigé sur vous sa mitrailleuse publicitaire les hostilités ne sont pas près de se terminer. Vous êtes d'autant plus à plaindre que la grippe amoindrit singulièrement nos moyens de résistance. Et je constate, au surplus, que vous avez déjà hissé le drapeau blanc puisque vous rendez le tiers de vos troupes à l'ennemi, en l'espèce la petite armée française de l'*Echo de Paris*. Il est vrai qu'elle n'est plus dangereuse et que les troupes de Kérilis ne me paraissent pas devoir fournir un contingent sérieux au descendant de Gengis Khan. Cependant je vais téléphoner dès ce soir à Gérard Bauër afin que son journal ait ainsi la bonne fortune de publier votre «communiqué».

Je suis d'ailleurs tout à fait d'accord avec vous quant aux *Méditations sud-américaines*, sans doute le plus beau livre de la «bête blonde». Toutefois je doute du succès de ses conférences à Paris au mois de mai. Il a loué la salle Pleyel pour trois soirées! Comme Jéhovah lui-même (dont on dit qu'il a la folie des grandeurs depuis qu'il se croit Adolf Hitler), notre Keyserling doit se croire au moins l'égal de Goering. Le matchcomplex allemand se terminerai-t-il dans l'art oratoire? S'il en était ainsi l'Europe n'aurait plus grand-chose à craindre. Et c'est pourquoi je souhaite un grand succès aux trois conférences dont vous allez écrire la préface.¹ C'est ce que Keyserling pouvait souhaiter de plus efficace et je comprends qu'il vous tire dessus à boulets rouges.

Gérard Bauër vous dira sans doute ce qui sera décidé à l'*Echo de Paris*. Dans le cas où ce journal n'y mettrait pas tout l'empressement désirable, laissez-moi dès maintenant retenir votre article pour *Marianne* (hebdomadaire illustré qui tire à 200.000).

Croyez, cher Monsieur et Ami, à mes sentiments tout dévoués.

Guy de Pourtalès

¹ Il ne subsiste nulle trace de cette préface dans les Archives Burckhardt. En revanche, Carl J. Burckhardt a consacré un texte magistral à Keyserling, in *Memorabilien*, Munich, Georg D. W. Callwey, 1977, pp. 320-337.

Guy de Pourtalès à Carl J. Burckhardt

La Moubra
Montana sur Sierre
(Valais)

1. 2. 34.

Cher Monsieur et Ami,

Nous avons reçu, ma femme et moi, une lettre de Keyserling il y a une quinzaine de jours nous informant de sa prochaine visite à Bâle, où il espérait vous voir. Cela m'a remis en mémoire votre article sur notre «Comte», que j'avais adressé à Paulhan pour la *Nouvelle Revue française* en octobre dernier. J'ai donc immédia-

tement récrit à Paulhan pour obtenir une réponse, laquelle m'est parvenue avant-hier... enfin. Bien que votre article ait paru extrêmement «intéressant» et même «fort» (je cite les termes), ces messieurs du Comité de lecture de la N.R.F. ont jugé qu'il donnerait par son étendue une importance que, pour des raisons mystérieuses (politiques, philosophiques, universitaires), ils ne veulent pas consentir au personnage Keyserling. Keyserling ne leur paraît pas mériter la place que vous lui faites. «L'article de M. Burckhardt dépasse le personnage.» Tel est leur point de vue.¹ A vrai dire, je crois qu'*Alain* est au fond de cette attitude négative. Alain est devenu en quelque sorte l'éminence grise de MM. Gallimard et Paulhan dans l'ordre spirituel. Ce que je regrette d'autant plus que son radicalisme me paraît par certains côtés extrêmement 1900. On a beau lui donner pour disciples des esprits aussi divers que Massis, Maurois et Jean Prévost, c'est-à-dire la droite, le centre et l'extrême gauche révolutionnaire, Alain est resté bien plus formation Combes que Sorel, bien plus Renan que Barrès. Aussi Keyserling lui doit-il apparaître comme une sorte de monstre, un diplodocus prophétique du Berlin-Bagdad (via les Indes, la Chine et le Mexique). Et surtout un instinctif, un simplificateur, une sorte de monstrueux Hitler de la littérature philosophique.

Du moins, est-ce là mon idée.

Quoiqu'il en soit, je regrette que votre étude ne puisse paraître à la N.R.F. Si vous m'autorisez à en garder le texte, je voudrais tenter de le placer ailleurs.

Ceci dit, je voudrais que vous me donniez le nom et l'adresse de cet ami autrichien (?) à vous, qui travaille à une biographie de l'Impératrice Elizabeth. Comme je crois vous l'avoir dit, l'Impératrice est un des personnages dont je me propose de dessiner un portrait pour mon *Europe romantique*. Mon ouvrage a maintenant pris plus ou moins son aspect définitif. Il sera complet en 10 volumes, dont 7 ont paru, et 3 sont en préparation: un roman 1930 sur la fin de l'Europe romantique, libérale, etc...; un ouvrage intitulé 1830 avec une vue générale sur les tendances du romantisme (prologue à l'ensemble), et enfin une étude sur l'Impératrice.² Moins une biographie qu'un essai sur le rêve, le dilettantisme, l'aristocratisme et l'effondrement d'une éthique de noblesse et d'élégance dans le drame de la fin des Habsbourg. Pour ce travail, il me serait utile de connaître les lignes générales du plan de votre ami. Je pense qu'il projette un ouvrage plus strictement historique que le mien. Mais il sera bon toutefois que nous soyons informés l'un et l'autre de nos desseins respectifs. Si toute-

fois son ouvrage a déjà paru, vous serez très aimable de m'en indiquer le titre et l'éditeur. Jusqu'ici je n'ai rien vu à ce sujet dans la presse allemande. Mais je n'ai pas consulté la presse autrichienne.

Je suis pour le moment à Montana, un petit accroc de santé ayant nécessité un changement d'air et un grand repos physique.³ Mais j'espère passer le mois d'avril à Etoy et avoir le plaisir de vous y recevoir. Veuillez présenter mes hommages à Madame Burckhardt et croyez-moi, je vous prie, cher Monsieur et Ami, votre bien sincèrement et admirativement dévoué

Guy de Pourtalès

[...]

¹ Voici la réponse que Jean Paulhan envoie à Pourtalès, le 28 janvier 1934, retrouvée dans les Archives d'Etoy:

«Excusez-moi de ne pas vous avoir plus tôt répondu. La vérité est que notre Comité se montre plutôt opposé à la publication du *Keyserling* de M. Burckhardt. Non que l'étude ne soit pas intéressante (et par instants forte). Mais je crois bien que Keyserling paraît à nos amis ne pas mériter tout à fait autant d'éloges. Je l'avais gardé jusqu'à présent espérant qu'une circonstance favorable me permettrait de la représenter. Mais je crois qu'il n'y a plus guère d'espoir à conserver. Je vous la rends donc.»

² Il s'agit successivement de *La Pêche miraculeuse* (1937), de *Berlioz et l'Europe romantique* (1939) et de ce livre que Pourtalès finalement n'écrira pas: *Une musicienne du silence: Elisabeth d'Autriche*.

Dans son «Journal», Pourtalès explique à propos de cette vaste entreprise:

«Balzac s'est embarqué dans l'énorme série de ses romans sans du tout s'être fait une idée d'ensemble de son voyage. C'est en cours de route qu'il a vu sa Comédie Humaine et tracé son itinéraire. Je suis parti sur *Liszt* au hasard; *Chopin* s'y est agglutiné, puis *Louis II*, puis *Nietzsche* et *Wagner*, mais c'est depuis peu seulement que je découvre mon plan (suivi d'instinct). Ce sera donc le voyage romantique, *l'Europe romantique*, une promenade à travers la Hongrie, la Pologne, l'Autriche, la Bavière, l'Italie, l'Allemagne et la France — pendant un siècle» (20 février 1934).

Son «Journal» de 1919 à 1941, encore inédit, paraîtra chez Gallimard en 1982 sous le même titre que le premier volume: *Chaque mouche a son ombre*.

³ A la clinique de la Moubra, où Pourtalès séjournera à maintes reprises.

Carl J. Burckhardt à Guy de Pourtalès

INSTITUT UNIVERSITAIRE
DE HAUTES ÉTUDES INTERNATIONALES

GENÈVE,
5, PROMENADE DU PIN.

2 II 34

Verehrter, lieber Freund,

Ich bin äusserst gerührt, dass Sie für diesen Keyserling-Artikel sich so grosser Mühe und wiederholten Correspondenzen unterzogen haben. Mir liegt an der ganzen Sache nicht das geringste, ausser, dass mir seit letztem Frühling darum zu tun war, den Darmstädter-Gewaltigen zu beschwichtigen, von diesem Standpunkt (denn K. lässt nicht locker) wäre es mir lieb gewesen wenn das Manuskript *irgendwo* hätte gedruckt werden können. Allzu panegyrisch ist es nicht, es ist eine Art von Inhaltsangabe mit ein Paar freundlichen Worten. Jetzt sind diese *Meditationen* zur Besprechung übrigens auch schon recht alt. Vor allem bitte ich Sie sich keinerlei Zeitverlust durch die Sache auferlegen zu lassen! Und tausend Dank für Ihre freundschaftliche Hilfe.

Der Historiker der an einer Biographie der Kaiserin Elisabeth arbeitet ist der Graf Egon Corti. Er ist mein Bekannter, nicht mein Freund, ich traf ihn in Wien in der Welt. Er gehört zu jener merkwürdigen Kategorie von Leuten die es nur im alten Oesterreich gab und die man aerarisch nannte, er durfte sich nicht «Graf» titulieren, sondern nur «Comte», das war eine höchst peinliche Nuance deren Erläuterung in endlose kulturhistorische Perspektiven führen würde, — die wir uns gerne ersparen wollen, was aber aus der Voraussetzung nachwirkt ist in seinem Charakter das was die Wiener Pizzlichkeit nannten, eine gewisse Tendenz leicht beleidigt zu sein. Er hat das bekannte Buch über Maximilian von Mexico, und die Geschichte des Hauses Rothschild geschrieben, beides wurde, so viel ich weiss übersetzt. Er arbeitet als Historiker nach Quellen, die Untersuchungen haben einen gewissen wissenschaftlichen Wert, geistesgeschichtlich sind sie ideenarm, politisch fehlt der Überblick, aber es ist gut erzählt. Über die Kaiserin wird er sicher sehr viel neue Einzelzüge bringen, er arbeitete schon vor zwei Jahren an dem Buch, es ist noch nicht erschienen.¹ Das Beste wird sein, Sie schreiben ihm von Ihrer Absicht und sagen ihm er möge Ihnen die für den psychologisch-kulturhistorischen Gehalt nötigen Angaben machen.

Seine Adresse: Egon Graf Corti (seit der Republik die die Titel abschaffte!) Staatsarchiv Minoritenplatz Wien I.

Ich habe mir erlaubt Ihnen nach Montana das Buch eines vierzigjährigen bis jetzt schriftstellerisch noch nicht hervorgetretenen Zürcher Philosophen zu senden, das ich für überaus bedeutend und lehrreich halte, man muss es langsam Seite für Seite lesen, die Kapitel halten sich aufgebaut wie ein Lehrgedicht und ich habe wirklich sehr viel bei dieser Lektüre gelernt, ganze Zusammenhänge sind mir plötzlich aufgegangen, dabei will ich nicht sagen, dass ich mit allem einverstanden bin, aber die Opposition gegenüber diesem Autor ist so geistreich, es entsteht ein solches Gespräch, es ist so argumentenreich, dass man wirklich ganz in Denken versetzt wird, und somit in jenen herrlichen Zustand bei dem einem so leicht und rasch zu Mut wird.² Elisabeth ist gestern für 4 Wochen in Crans eingetroffen, ich bat sie Ihnen das Buch durch das Hotel zu schicken, hoffentlich ist es schon in Ihrem Besitz. Ich selbst will in etwa 10 Tagen für ein längeres week-end hinauf kommen und freue mich mit Ihnen über Schmidhausers Gedanken und so viel Anderes zu reden. Mit den besten Wünschen in grosser und freundschaftlicher Verehrung

Ihr Carl Burckhardt

¹ Ce dernier livre paraîtra l'année suivante: Comte Egon Corti, *Elisabeth, die seltsame Frau*, Salzburg, Pustet, 1935.

Les deux premiers ouvrages cités sont: *Maximilian und Charlotte von Mexico*, Wien, 1924 et *Das Haus Rothschild*, Leipzig, 1927-1928.

² Julius Schmidhauser, *Der Kampf um das geistige Reich* (Bau und Schicksal der Universität), Hamburg, Hanseatische Verlagsanstalt, 1933.

Guy de Pourtalès à Carl J. Burckhardt

«La Moubra»
Montana-sur-Sierre
(Canton du Valais) Suisse

Montana, le 22 février 1934.

Mon cher Ami,

Je suis vraiment très touché de votre obligeance; mais est-ce que ces livres ne vous feront pas défaut si je ne vous les rends pas avant l'été? J'ai en effet une telle série de lectures en perspective et, depuis que je ne fais plus rien, si peu de temps à moi, que je me demande si je pourrai m'enfoncer dans ces deux volumes avant le mois de juin... Dans le cas où ils vous feraient besoin, n'hésitez pas à me les redemander. J'ai déjà feuilleté celui de Hofmannsthal. Il m'a l'air bien savoureux et les essais de cette plume admirable ne me laissent jamais indifférent.¹

Vos deux visites ici m'ont fait un plaisir dont peut-être vous ne vous doutez pas. C'est très généreux de votre part d'être venu voir un malade que l'air des altitudes stérilise. L'extra-dry ne me convient décidément que dans une coupe de champagne.

Je vous envie ce voyage viennois. Ce voyage au pays des valse les plus dramatiques. Depuis quelques jours, je crois au rétablissement des Habsbourg car les grandes choses ne se font que dans le sang. L'Europe rappellera bientôt sa plus ancienne dynastie.

Recevez, cher Ami, mes remerciements renouvelés et mon souvenir le meilleur.

Guy de Pourtalès

¹ Il s'agit probablement de l'ouvrage de Hugo von Hofmannsthal paru aux éditions S. Fischer à Berlin en 1931: *Die Berührung der Sphären*.

Carl J. Burckhardt à Guy de Pourtalès [Genève, 25 février 1934]

Dimanche

Cher ami,

La Princesse de Thurn et Taxis vient de mourir dans sa 79^e année. Nous avons parlé d'elle lors de ma première visite chez vous. Je crains de vous encombrer de livres, mais voici que ces charmants souvenirs de la princesse me tombent entre les mains¹, elle y parle beaucoup de Rilke et aussi de Kassner², tout son charme, ce doux radotage presque génial et tempéré de beaucoup d'humour y est. Vous aurez lu cela en dix minutes. Qui est-ce qui parlera de la Princesse dans la presse française?

J'ai eu de vos bonnes nouvelles par Elisabeth qui quitte Montana aujourd'hui.

Bien à vous cordialement

Carl Burckhardt

P.S. à l'occasion faites-moi renvoyer la revue ou gardez-la pour moi à Etoy parce que j'en ai la série.

¹ Marie von Thurn und Taxis, «Erinnerungen an Rilke», publiés en bonnes feuilles dans la revue *Corona*, München-Berlin-Zürich, mai 1932, pp. 665-689.

Ces souvenirs sont extraits de *Erinnerungen an Rainer Maria Rilke*, qui paraît peu après dans la collection «Schriften der Corona», München-Berlin-Zürich, R. Oldenbourg, 1932.

² Rudolf Kassner (1873-1959), philosophe et écrivain, lié avec Rilke depuis 1907. C'est par son entremise que Rilke fit la connaissance de Marie von Thurn und Taxis. Le poète lui dédia la «Huitième Elégie», écrite au château de Muzot en 1922.

Guy de Pourtalès à Carl J. Burckhardt

Montana

27. II. 34

Cher ami,

Déjà hier soir j'ai lu ces curieux souvenirs de la vieille Princesse de Tour et Taxis¹ et j'écris à ma secrétaire de m'envoyer les lettres que j'ai reçues de Duino, d'une vieille Hohenlohe qui a connu Liszt. Je voudrais me rendre compte du degré de parenté de ces femmes entre elles. Cette Hohenlohe m'adressait des vers, d'ailleurs abominables, quoique touchants.

Ce qui fait un beau tableau, c'est cette terrasse de Duino, Kassner, Rilke, la vieille Princesse et le quartetto Triestino. Images d'un temps civilisé qu'on ne reverra plus. Nous sommes, par rapport à 1905, ce qu'étaient les gens de 1830 par rapport au XVIII^e siècle, des Barbares. C'est étrange comme l'humanité se dégrade du côté agrément de vivre. Et je ne vois pas quel est le *plaisir* qu'on poursuit. Mais me voilà parlant déjà comme les vieillards.

Je vous renverrai *Corona* dès que j'aurai lu Hofmannsthal et Croce.²

Encore merci, et bien cordialement vôtre

G. de Pourtalès

P.S. Les jeunes gens me répondront que «agrément de vivre» ne signifie absolument plus rien à leurs yeux — ce qui m'apparaîtra tout de même comme une sottise.

¹ Pourtalès note la veille dans son «Journal»:

«Les pages de la Princesse sont jolies, à la fois très sensibles, un peu géniales et extrêmement naïves — comme chez les vraies princesses.

[...] Ces vieilles dames dans ce vieux château, Rilke, qui est venu finir sa vie à deux pas d'ici, dans la tour de Muzot sur Sierre, Liszt, Burckhardt, moi, tout cela forme un zigzag inattendu, une sorte de franc-maçonnerie internationale et poético-musicale à travers les espaces.»

² Dans ce même numéro de *Corona* paraissent les pages de Benedetto Croce: «Einleitung zu einer Geschichte Europas im 19. Jahrhundert» (pp. 650-664), et celles, en vers, de Hugo von Hofmannsthal: «Prolog zu der Tor und der Tod» (pp. 707-714).

Guy de Pourtalès à Carl J. Burckhardt

La Moubra

Montana. Valais

13. 8. 34

Mon cher Burckhardt,

Il y avait l'autre soir, chez Bates¹, tant de monde (pour un ermite comme moi) et un monde si «mondain», que j'ai eu à peine l'occasion de causer avec vous. Vous ai-je demandé si les livres que vous m'avez prêtés ne vous faisaient pas défaut et puis-je garder encore le volume de Hofmannsthal? Je l'ai laissé à Etoy et j'éprouve à son sujet un scrupule: celui de vous en priver.

Mon but, en venant ici, était de passer 15 jours sous les sapins, et d'y terminer mes *Affinités instinctives*, titre d'un petit ouvrage qu'un éditeur m'a demandé et dans lequel j'ai réuni une dizaine d'essais, de discours, de conférences qui n'ont pas l'outrecuidance de vouloir *prouver* quoi que ce soit, mais simplement de montrer que le hasard ou les destins se chargent parfois de transformer en «Wahlverwandtschaften» ce qui n'est peut-être réellement qu'affinités instinctives. Telle, par exemple, l'amitié de Wagner pour Gobineau, celle de Chopin pour Paris, la sympathie de quelques vieilles dames anglaises pour les Vierges florentines ou mes propres emballements de jeune homme pour le général Marchand, l'acteur Gémier, etc... etc...²

D'ailleurs, ce beau projet a été retardé par l'accident alpestre le plus ridicule et le moins prévisible: une chute dans ma baignoire. J'ai glissé de tout le poids de mes 82 kilos, et si lourdement, si maladroitement, que le Dr Ducrey a cru d'abord que j'avais une côte cassée. Mais la radio a démontré qu'il n'en était rien. Toutefois les contusions sont douloureuses lorsqu'elles intéressent la plèvre profondément et voilà 8 jours que je suis au fond de mon lit, et que je ne décolère pas, ce qui n'est guère favorable à un manuscrit qui devrait au moins refléter «la légèreté française». Quant aux alpages, aux sapins, aux montagnes et à l'air vivifiant des sommets, je les regarde et les respire du fond de la cellule septante-trois où vous m'avez rendu visite l'hiver dernier, à la clinique de La Moubra.

Jacques Chenevière est ici et vient me voir chaque jour. Il me dit que vous restez décidément à Genève, malgré les offres de l'Université de Bâle, et je m'en réjouis fort pour lui et pour moi.³

Pour lui d'abord, parce qu'il a absolument besoin de votre amitié et qu'un échange intellectuel comme celui que vous lui donnez est irremplaçable. Mais je m'en réjouis aussi beaucoup pour moi, qui ai de plus en plus l'intention de me réenraciner dans cette petite langue de terre pincée entre le Lac et le Jura — quoique (d'après *Le Temps* de ce soir) ce soit la route d'invasion choisie par les hardes en chemise brune pour atteindre Lyon et Londres! ce qui est à la fois une géographie simpliste et savante.

Tout ceci est donc pour vous dire que rien ne me serait plus agréable que votre visite à Etoy lorsque l'été finissant et les vendanges approchantes vous amèneront du côté de Vinzel.

J'aime beaucoup que les Genevois viennent me voir. Mais ils sont parfois terriblement genevois. Ils manquent vraiment d'air. (N'est-ce pas le plus petit canton de la Suisse.) Et lorsque des visiteurs me viennent du nord, je les trouve souvent trop nordiques. Tandis que vous êtes, vous, le merveilleux oiseau de passage qui a son nid dans un vieux clocher germanique mais qui voyage aussi dans notre ciel latin, trop sec, trop limpide, où la forêt et le nuage sont plus rares. Mon Dieu, je ne veux pas dire que vous soyez nuageux! Mais vous êtes *feuillu*, ce qui n'est décidément pas compréhensible lorsqu'il s'agit d'un oiseau. Mais vous êtes tout ensemble arbre et oiseau, ce qui est décidément bien beau — et vous sentez tout l'agrément qu'on attend d'un tel voisinage.

Tout ceci, mon cher Burckhardt, est pour vous expliquer qu'un homme qui a vécu 1 an à Karlsruhe au temps de Mottl, 2 semestres à Bonn et 2 ans à Berlin garde le besoin de certaines musiques dont les Vivaldi, les Rameau, les Bizet et même les Mozart ne rendent pas tous les accents. J'aime le cor, mais non pas au fond des bois comme Vigny: au fond d'une belle fosse d'orchestre. J'aime les *Tuba* du père Wagner. J'aime Goethe aussi, à travers Burckhardt (Carl)⁴ et je sens que vous avez mille choses à m'apprendre malgré mon âge qui commence à être grand. Voilà pourquoi je me réjouis de savoir que vous restez à Genève. C'est une résolution qui vous a peut-être coûté. Intellectuellement, s'entend. Il y a du courage à se dépayser volontairement. Je pense que ça n'a pas été sans inquiétude et sans luttes. Sans doute vos collègues et vos auditeurs vous en sauront-ils gré. Mais aussi un voisin aussi «outsider» que moi. Cela fait quelquefois plaisir de savoir qu'on n'est pas seulement apprécié officiellement et pour services rendus — ou à rendre — mais qu'on a créé autour de soi un courant vital devenu nécessaire à plus de personnes qu'on ne le croit.

Genève retrouve avec vous une part de son ancienne signification spirituelle, de son ancienne saveur. Avec des hommes comme Thibaudet et vous, et Jaloux à Lausanne, toute cette terre ferme du Lac garde sa poésie.

Mon cher, excusez cette lettre un peu décousue et qui a, je le crains, une vague odeur de clinique. Mais j'ai beaucoup pensé à vous ces jours derniers, à vos visites ici, à tout ce que vous m'avez raconté sur Rilke, et je profite d'une heure tranquille pour vous envoyer un message de sincère amitié

G. de Pourtalès

¹ Fred Bates, cousin de Jacques Chenevière, ami de jeunesse de Pourtalès à Genève, fondateur de la *Tribune de Genève*.

² *Les Affinités instinctives*, Paris, Editions de France, 1934. A propos du général Marchand, Pourtalès écrit :

«Pour moi, il fut un ami et il reste un événement dans l'histoire de ma vie. C'est pourquoi je tiens à mettre son image en tête de ce petit livre où j'ai groupé nombre d'autres figures et des aventures humaines bien différentes de celle-ci, mais qui eurent toutes avec la mienne je ne sais quel rapport imprévu, quel cousinage, et comme de vagues affinités. Affinités instinctives, le mot me paraît pouvoir désigner cette sympathie où le hasard et les circonstances ont plus de part que le choix, que l'élection, mais qui se révèlent non moins importantes et agissantes dans l'invisible gravitation de nos destins» (op. cit., p. 2).

³ Burckhardt est professeur ordinaire d'histoire moderne et contemporaine à l'Institut de Hautes Etudes Internationales de Genève. Il occupe ce poste de 1932 à 1945, avec des congés prolongés — notamment lorsqu'il est envoyé comme Haut-Commissaire à Dantzig par la Société des Nations de 1937 à 1939.

⁴ Carl J. Burckhardt, «L'actualité de Goethe», conférence donnée à Liège le 19 décembre 1932 et publiée dans le *Bulletin de l'Association des Amis de l'Université de Liège*, 1933, pp. 129-145.

Guy de Pourtalès à Carl J. Burckhardt

75, rue des Vignes
16^e

4. 1. 35

Cher ami,

J'ai reçu ce soir le magnifique *Richelieu* et la Correspondance de Metternich.¹ Merci. J'emporte ces 2 ouvrages à Montana (La Moubra) où je serai le 10 au soir. Ce sera ma lecture de janvier-février et je m'en réjouis fort.

J'espère que vous êtes content de votre voyage en Orient et que Robin a su vous recevoir dignement en Indochine.² Je lui avais écrit à ce sujet, le priant de mettre à votre disposition une auto pour Angkor. Et j'aime à croire qu'il l'a fait. Mes meilleurs vœux pour la Nouvelle Année — ainsi qu'à votre femme.

Bien cordialement vôtre (et en hâte)

G. de Pourtalès

P.S.

Je pense que vous aurez reçu mes *Affinités instinctives*, que vous m'aurez pardonné ce titre pompeux — et que vous ne m'en voudrez pas d'avoir dédié ce volume de notes à C. J. Burckhardt.³ Ne prenez pas la peine de m'écrire à ce sujet — mais téléphonez-moi le 12 ou le 13 à La Moubra. Cela me fera plaisir.

¹ Carl Jakob Burckhardt, *Richelieu, der Aufstieg zur Macht*, München, Georg D. W. Callwey, 1935. Cet ouvrage sera suivi de deux autres volumes qui paraîtront respectivement en 1965 et 1966; ils constitueront ensemble la trilogie de Richelieu que viendra compléter un dernier volume de commentaires et de notes, en 1967.

Klemens von Metternich, *Briefe an den österreichischen Minister Grafen Buol-Schauenstein 1852-1859*, herausgegeben von Carl J. Burckhardt, Berlin-München, R. Oldenbourg, 1934.

² Membre du Comité international de la Croix Rouge depuis 1933, Burckhardt est délégué au Congrès de Tokyo l'année suivante. Pendant la guerre, il se met au service du CICR dont il assume la présidence de 1944 à 1948.

Quant à Robin, Pourtalès l'a sans doute rencontré durant son voyage en Indochine, lorsqu'il parcourt le Cambodge et le Siam, de février à juin 1930; voyage qui fait l'objet d'un livre: *Nous, à qui rien n'appartient* (voyage au pays khmer), Paris, Flammarion, 1931.

³ Pourtalès dédie son livre non seulement à Carl J. Burckhardt mais encore à Edmond Jaloux.

Carl J. Burckhardt à Guy de Pourtalès

Frontenex

Lundi 7 janvier 1935

Mon cher ami,

Si je ne vous ai pas tout de suite écrit en rentrant, c'est qu'un courrier de 242 lettres qui m'attendait ici, m'a empêché de trouver ces heures tranquilles que je voulais me réserver pour lire les *Affinités instinctives* (j'aime au contraire le titre, c'est une variation qui n'a rien de présomptueux, «instinctive» se plaçant d'emblée derrière «élective»)¹. Il me faut pour les livres, comme pour les êtres, de l'espace, du temps, une certaine sérénité. Or j'ai été bousculé, je me suis rendu à Bâle, à Zurich, à Berne, j'ai dû aller voir la famille. Il m'a fallu corriger les 520 pages du *Richelieu* pour la seconde édition qui paraît le 15 janvier. Je n'avais point vu moi-même les épreuves de la première, vous imaginez aisément les souffrances de l'auteur.

Hier et avant-hier enfin j'ai pu me retirer avec votre livre à l'ombre de cette tête khmer — tutélaire — et qui précéda ce voyage — je ne puis vous dire le profond plaisir que j'ai ressenti devant ces véritables chefs-d'œuvres. Je vous en parlerai longuement et je veux en parler dans la presse allemande.

Cher ami, comment vous exprimer ma gratitude de ce que vous ayez associé mon nom à cette œuvre, cela m'a profondément ému, cette générosité de l'ami et de l'artiste m'a salué à mon retour en Europe, à un moment où j'avais particulièrement besoin d'amitié.

Je vous téléphonerai dès votre arrivée à la Moubra, au début de février, je tâcherai de monter pour quelques jours, un week-end prolongé à Crans. L'on trouvera je l'espère quelques longues heures pour parler — vor dieser kalten und nachdenklichen, durch die Höhe begrenzten Weite.

Ganz der Ihre in Freundschaft und Verehrung

Carl Burckhardt

Meine besten Empfehlungen an die Gräfin

P.S. Je n'ai eu qu'un jour hélas à Saïgon, je n'ai point pu me rendre à Angkor, je vous parlerai du voyage.

¹ Le livre de Pourtalès porte en exergue un passage des *Affinités électives* de Goethe:

«— ... Quant à nous, nous appelons ces sortes d'affinités *électives*, parce que l'ancien lien ayant été brisé pour en contracter un nouveau, les faits semblent indiquer qu'il y a eu choix, élection, préférence.

— Pardon, dit Charlotte, mais je ne vois là rien qui ressemble à une élection, à un choix; c'est tout au plus une nécessité de la nature, l'effet d'un de ces hasards qui font non seulement les larrons, mais encore les amis et les amants.»

Guy de Pourtalès à Carl J. Burckhardt

[Montana]

Freitag. Febr. 15. 35

Lieber Freund,

Entschuldigen Sie dass ich heute nicht telefonierte. Aber Sie wissen wie das so ist wenn man sich im Gehirn ganz unsauber fühlt. Und das ist seit 2 Tagen schonwieder der Fall. (Heute abend ist es etwas besser — Danke.)

Schon wieder ein Fall der Telepathie: vielleicht erinnern Sie sich dass wir von Ursula H. zusammen sprachen. Am nächsten Tag, also gestern früh — bekam ich von der seltsamen Frau einen sehr langen Brief aus Gstaad. Seit 14 Monaten hatte ich von ihr überhaupt nichts gehört. Jetzt ist sie unterwegs nach Stockholm — und, wie es scheint — fiel es ihr auf einmal ein dass Sie mir die Geschichte mit Ph. B. doch einmal bis zum Schluss erzählen musste. So geht es ja immer mit der Frauen: wenn alles fertig ist, dann müssen sie erzählen. Und Ursula erzählt schön und amüsan. Vielleicht aber hat ein anderer gelitten. Das ist Ihr vollkommen gleich. Also: soyons durs, nous aussi.

Es war recht freundlich von Ihnen mich in diesem traurigen Spital zu besuchen.

Also: auf Wiedersehen: Genf oder Florenz.¹ Mit besten Grüßen

Ihr Freund G. de Pourtalès

¹ Guy de Pourtalès devait prononcer une conférence dans le cadre du «magio fiorentino», auquel il ne pourra participer pour des raisons de santé. Au programme figuraient également les noms de Chesterton, Pirandello et Keyserling.

*Carl J. Burckhardt à Guy de Pourtalès*3, PLATEAU DE FRONTENEX
GENÈVE

Mittwoch 27 II 35

Lieber Freund,

Ich freue mich so sehr zu hören dass es Ihnen wieder so viel besser geht. Jetzt liegt dafür der arme Hans von der Mühl¹ im Zauberberg und man weiss noch nicht recht was daraus wird. Suzanne Rouvier hat sich als zärtliche Freundin leidender Männer entpuppt und der portugiesische Werther wird fortan einsam in Nebel und Schneetreiben sein verfinstertes Herz spazieren führen.

Die Ereignisse aus der *wirklichen* Welt falls es eine solche gibt sind bestimmt nicht wichtiger. Hier zirkuliert ein alter dänischer Aussenminister dem man Diners gibt. Ein Freund der in Berlin so erbärmlich hinggerichteten Damen war hier und erzählte vom Prozess und den letzten Stunden. Sie wussten zu sterben und Hitler, sowie der Scharfrichter im Frack mit Zylinder, Frack und weissen Handschuhen gehören nun in der Vorstellung zusammen. Es ist gut, dass man sich in die Bücher zurückziehen kann, ich las Abende lang Nietzschebriefe. Sodann war Jacques hier der mir seinen Roman bis zum Schluss mitteilte: es ist wirklich ein sehr schönes Buch, weit über allem was er bisher gemacht hat, es erhebt sich zu einer starken Stelle die grosse Literatur ist, und bis zum Schluss bleibt dieses psychologische Gewebe gescheit.² Ceci dit sind mir ja diese ewigen privaten Erlebnisse, diese auswegslose condition humaine etwas verdriesslich und zwar ganz allgemein in der französischen Literatur.

Ich hoffe noch einmal Sie und meinen Schwager besuchen zu können. Hier noch das Schiller-Zitat über Madame de Staël: «Ich habe in diesen Tagen Schriften von der Madame de Staël, welche diese gespannte, rasonnierende, und dabei völlig unpoetische Natur, oder vielmehr diese verstandesreiche Unnatur sehr charakteristisch darstellen. Man wird bei dieser Lektüre recht fühlbar verstimmt und es begegnet mir dabei dasselbe, was Sie beim Lesen solcher Schriften zu erleiden pflegen, nämlich dass man ganz die Stimmung der Schriftstellerin annimmt und sich herzlich schlecht dabei befindet. Es fehlt dieser Person an jeder schönen Weiblichkeit, dagegen sind die Fehler des Buchs vollkommen weibliche Fehler. Sie tritt aus ihrem Geschlecht heraus

ohne sich darüber zu erheben.» An Goethe 1798 zitiert aus: *Schillers Selbstcharakteristik aus seinen Schriften*, Verlag Bremer Presse, München, 1926.

Und somit auf bald, alles Herzliche

Carl Burckhardt

¹ Beau-frère de Carl J. Burckhardt.

² Jacques Chenevière, *Connais ton cœur*, Paris, Calmann-Lévy, 1935.

Guy de Pourtalès à Carl J. Burckhardt

73, rue des Vignes.

Paris

16^e

13 mars 35

Cher ami,

Quelques mots seulement pour vous demander de vouloir bien me donner un mot d'introduction auprès de la Princesse Oettingen. — Ou plutôt, ce serait mieux encore si vous vouliez bien la prévenir que je donne une conférence à Vienne, au Kulturbund, le 27 mars.¹ Je n'ai pas été à Vienne depuis 1914, et j'ai donc perdu tout contact direct avec mes anciens amis autrichiens. D'autre part, la vieille princesse Pauline Metternich est morte — et j'aurais sans doute pu compter sur sa présence si elle vivait encore car elle était très liée avec une partie de ma famille de Paris. Enfin, je ne sais si Rohan ou Coudenhove Kalergi sont à Vienne en ce moment. Ce seraient des auditeurs éventuels, et que j'aurais plaisir à voir là-bas. Sans *préparer* ma conférence selon les méthodes de Keyserling, il me faut tout de même songer un peu à informer certains «auditeurs utiles» de ma présence à Vienne. Peut-être aurez-vous un conseil à me donner à ce sujet.

J'ai vu presque chaque jour, à La Moubra, votre beau-frère von der Mühl que je plains vivement d'avoir une fin de séjour si imprévue et désagréable. Mais je pense qu'avec des soins il se remettra rapidement. Il arrive (comme moi) à l'âge où ces découvertes n'ont plus la même importance qu'à 20 ans. Madame Burckhardt et Madame von der Mühl, et même Madame Rouvier l'entouraient des soins les plus attentifs.

A Paris la Stimmung est peu plaisante. Crise partout — chômage croissant — mauvaise humeur. Je suis donc enchanté d'avoir l'occasion de m'aérer un peu — et je me réjouis fort de voir Budapest. Jacques est toujours ici. Je le trouve en excellente forme.

Mille très bons souvenirs, cher ami, de votre bien fidèlement dévoué

G. de Pourtalès

¹ Pourtalès se prépare à donner une conférence sur «Wagner et la France» au Konzerthaus de Vienne, dans le cadre de l'Alliance culturelle, ainsi qu'à Budapest.

Carl J. Burckhardt à Guy de Pourtalès

3, PLATEAU DE FRONTENEX
GENÈVE

Samedi 16 mars 35

Cher ami

La Princesse Oettingen m'écrivait il y a quelque temps de Berlin: «wenn ich in Wien bin werde ich mit grösster Freude den Vortrag Guy de Pourtalès hören. Ich bin von seinem Buch ganz entzückt. In Berlin bin ich bis etwa 25 März um meine Tochter (Ratibor) und Enkelin zu sehen.»

J'ai écrit un mot à Clémentine de M[etternich] qui réside depuis quelques mois à Budapest Uri-utra 22.

Mes autres amis de Vienne sont tous membres du Kulturbund et surtout tous des amis et des parents de votre cousine Edmée, à laquelle je vous prie de bien vouloir présenter mes hommages. La bourgeoisie et la finance se trouveront «vollzählig» à votre conférence, vous aurez du plaisir à voir quelques-unes des Juives qui subsistent comme Madame de Maurigk, Madame de Wertheimer et d'autres, les Schoeller sont des gens aimables (nazis) grands industriels qui reçoivent bien à Grinzing dans une maison «Biedermeyer». Ne manquez pas de parler avec la vieille Comtesse Lanckorońska qui a perdu l'année dernière son mari (qui était une des dernières figures de grand seigneur galicien assimilé à l'Autriche). Son fils Anton est parfois à Vienne. J'ai écrit un mot à la Duchesse Christiane Thun-Waldstein, si vous avez le temps allez lui rendre visite (Hoher Markt 8), vous trouverez une personne très charmante, grande amie de Cosima, du cercle de Bayreuth, connaissant admirablement la vieille Europe, jugeant, décrivant avec force et finesse; chaque conversation avec elle peut devenir une révélation de choses rares et curieuses. Dites-lui toute mon affection et mon admiration. Vous êtes comme peu d'autres fait pour la comprendre.

J'ai essayé d'atteindre deux hommes de lettres, journalistes qui viendront je pense prendre de vos nouvelles: Raoul Auernheimer et le Dr Pierre Kuranda. Auernheimer est un nouvelliste et feuilletonniste connu, Kuranda est historien, il écrit dans le *Tag*, il parle bien, c'est la gazette ambulante des salons et des cafés.

Comme je vous envie de ce voyage. Moi-même je compte me rendre à Paris au début d'avril, quelle malchance de vous manquer!

Vous avez été si gentil pour Von der Mühl, merci encore! Il est rentré et je crains qu'il remonte bientôt à la Moubra ou ailleurs. Il fera d'ailleurs le nécessaire avec chic.

Excusez ce «Geschmier» je rentre fourbu d'une descente en ski de Morzine, je repars demain et je voudrais que cette lettre vous parvienne lundi.

Mes hommages à la Comtesse, bien à vous cordialement

Carl Burckhardt

Guy de Pourtalès à Carl J. Burckhardt

73, rue des Vignes
16^e

18 mars [1935]

Cher ami,

C'est fort gentil à vous de m'avoir donné tant d'indications utiles. Merci sincèrement. Je pars vendredi soir par l'Arlberg express avec ma fille, qui adore Vienne (en imagination). Nous n'y pourrions rester malheureusement que 4 ou 5 jours, et 3 à Budapest. Cela nous donnera sans doute le goût d'y revenir. Le Kulturbund a d'ailleurs tout si bien organisé que j'ai peur d'être avalé par ce Minotaure sans chance de salut. Vous savez ce que c'est que les «dames littéraires»...: les dentiers qui broient le mieux toute indépendance.¹

Je pense être de retour ici le 2 avril, ce qui fait que je vous y trouverai en tout cas. Je m'en réjouis déjà et vous envoie en attendant mon bien cordial salut

G. de Pourtalès

J'ai entendu parler des pièces de théâtre d'Auernheimer.

¹ Tombé gravement malade à Vienne, Pourtalès doit renoncer à sa conférence.

Il reviendra à Vienne à la fin d'octobre. Quelques jours après avoir donné cette conférence, séjournant à l'Hôtel Impérial, il notera dans son «Journal», le 1^{er} novembre 1935:

«Toujours à Vienne. Nous remettons chaque jour le départ de vingt-quatre ou quarante-huit heures. Il y a une glu sur ces vieux fauteuils sculptés comme des chaires gothiques dans le hall de l'Impérial. On s'y endort. On regarde passer les dames qui traînent de petits chiens. On fume. On lit le journal. On attend. Quoi? Rien.

Déjeuné avec Drömer, mon éditeur de Berlin (Knaur Verlag) et sa femme. Il a vendu cinquante mille *Wagner* et projette d'en retirer dix mille. Il dit que c'est le meilleur livre sur Wagner en Allemagne.»

Il reprend et développe cette conversation dans un article de *L'Echo de Paris*, le 16 décembre 1935:

«Je causais, il y a peu de jours, dans le hall d'un hôtel de Vienne, avec un grand éditeur allemand. Et il me contait à ce propos quelques faits stupéfiants. Car qui connaît les pays germaniques sait la place qu'y tenait partout la librairie,

l'admirable effort des imprimeurs et des relieurs d'outre-Rhin, la perfection technique de leur travail et cet extraordinaire appétit de culture qui n'était pas le moindre ni le plus sot orgueil du peuple allemand. Mais depuis l'avènement des nouvelles disciplines héroïques et guerrières, une lame de fond a balayé la citadelle du livre. Il n'en reste pour ainsi dire que la charpente, une pauvre ruine branlante qu'une cartouche de dynamite hitlérienne fera sauter l'un de ces jours ni plus ni moins que la carcasse du Trocadéro. Tout, presque tout, a disparu dans le cyclone. Et non seulement les auteurs prohibés par les doctrines du nouveau maître, mais les vieilles gloires paisibles, les vieilles lunes poétiques, la fantaisie, le romanesque et jusqu'à la philosophie. Goethe a fait son temps, ce suprême seigneur de l'ironie. Schiller, chantre de la liberté, est parti pour le camp de concentration. Plus personne n'a l'idée d'entamer l'entretien avec Kant, Fichte ou Schopenhauer. Poètes, critiques ou essayistes sont gens de rien pour cette jeunesse qui manie la bêche ou la grenade à main et s'imagine que le général Goering est l'inventeur de l'impératif catégorique. Plus d'histoire de l'art (ce dada des universités allemandes), plus de bouquins de théologie, presque plus d'ouvrages scientifiques, plus de traductions. Des anthologies patriotiques, des magazines sportifs et quelques ouvrages de vulgarisation soigneusement censurés, voilà ce qui surnage.»

Pourtalès garde enfin pour lui, inscrite dans son «Journal» toujours à la même date du 1^{er} novembre 1935, cette remarque lourde de signification :

«Les 'grands Juifs' sont excommuniés ainsi que les pacifistes: Stefan Zweig, Emil Ludwig, Jakob Wassermann, Remarque, Romain Rolland, Thomas et Heinrich Mann, tout cela est défendu.»

Carl J. Burckhardt à Guy de Pourtalès

Genf Frontenex

24 April [1935]

Lieber Freund,

Mit Bestürzung hörte ich in Paris von Ihrer Krankheit. Ich hätte es Ihnen sagen sollen wie perfid dieser Nachwinter in Oesterreich ist, wie gefährlich die Fahrt über den Arlberg. Wie oft bin ich selbst, sind meine Freunde seinerzeit mit Angina in Wien eingetroffen. Die Bakterien sind auch Nationalisten und je nach der Gegend haben sie andere Angriffsmethoden. Nun denke ich, Sie seien in Wien in hervorragender Pflege, es liegt etwas im oesterreichischen Wesen das ich paracelsisch nennen möchte; eine leichte, rasche, genaue Fähigkeit des Verfolgens, Aufspürens und Heilens geheimer Prozesse; die Oesterreicher sind musikalisch

in der Therapie, der Kriminalistik, der Kunst des Barbierens und derjenigen des Servierens. Kochen können sie weniger gut als sie meinen, zum Kochen gehört anderes als das musikalische «Hinhören»; ein Koch muss Alchimist und Bildhauer, Politiker und verteufelter Romancier sein mit einem Grund von bürgerlichem Beharrungsvermögen und Ausdauer im Genuss.

Küche habe ich in Paris wieder getroffen. Ich war vierzehn Tage lang dort und hatte jeden Augenblick ausgefüllt mit Arbeit, Menschen, Theater und Frühstücken. Hätte ich nicht soviel Gastfreundschaft erfahren, so wäre mir das liebste gewesen nach den Lektüren in der Bibliothek mit einem andern, einem leichtern Buche oder mit einem Freund, eine Stunde oder zwei in einem nicht allzubesuchten Restaurant zu sitzen und zuzuhören wie man Sätze formt, es hätte mich gefreut, den Duft der Krebse dazu zu riechen während ich Morcheln gegessen und einen leichten Wein aus der Karaffe dazu getrunken hätte. Es ist ein Gedanke der einem heute schwerer denn je aufs Herz fällt, wie unersetzlich all dies ist, es hat Athen gebraucht, Rom, Köln und Aachen um an einem Ort der Welt dieses urbane Wunder zu schaffen das Paris heisst und das heute nur noch einige wenige Eingeweihte kennen, — bewusst der furchtbaren Gefahr die jetzt oben aus der einzigartigen atlantisch durchwehten Luft kommen kann, deren Farbe in diesen Apriltagen bisweilen so zart war, wie das Lächeln eines sehr wissenden Menschen der auch vom Wissen schon wieder zurückkam. Welch ein Land Frankreich! und wie ich es liebe! In Burgund — wenn ich diesen Namen ausspreche sehe ich immer Purpur und Gold — in Beaune im Gasthof zur Post führte der alte Wirt uns in den Keller und liess uns aus der Schale einen Wein aus Gold, Honig, Sonne und geheimer Kraft der roten Erde trinken. Wie ein Elixier blieb mir der Tropfen in den Adern. *Wirklich*, wie ich dieses Land, diese Länder Frankreichs liebe! Wohin soll man sich wenden, wenn der Brand wieder ausbricht, ich habe es so schwer empfunden diesmal diese Einsamkeit für einen wie mich der noch aus dieser heute toten Heimat Europa stammt. Nirgends spricht man völlig mit, nirgends wirkt man ohne ganz leise etwas wie Misstrauen zu spüren. Nur die Frauen erreicht man völlig, ohne Sprache. Ich fuhr viel herum, am letzten Tag des Pariseraufenthaltes noch bis an die baskische Küste, immer am Volant, dann nach 48 Stunden über Carcassonne, Nîmes, Avignon zurück hierher das Rhôneetal hinauf. Jetzt muss ich wieder zu schreiben beginnen und ich freue mich darauf, dass Sie in Etoy sein werden und dass man auf der Terrasse über den Reben dann wieder die guten Gespräche aufnehmen kann, die Madame Pictet durch ihre Vorschläge diesen Winter zu unterbrechen pflegte.

Ich denke oft und mit den herzlichsten Wünschen an Sie. Hoffentlich können Sie bald reisen. Ich denke immer noch an Florenz falls sie hingehn; leider habe ich selbst am 20 Mai einen Vortrag im Zürcher PEN Club, das wird mir neben der laufenden Arbeit am Buch noch viel zu tun geben.

Jacques ist etwas enttäuscht aus Paris zurückgekommen. Ich fand sein Buch in entscheidenden Stellen wunderschön, eine gewisse Trockenheit der Faktur und wirkliche Spannung der Gefühle geht weit über das hinaus was er bisher konnte. Er stand aus grosser Nieder geschlagenheit auf, dass die Elemente die ihn niederzwar gen nicht heroischer Natur sind, ändert nichts daran, dass er wirklich leiden musste, es tut mir jetzt leid, dass im Grunde doch so mittlere Leute wie Marcel Thiebaut jetzt so grosse, abweisende und steinerne Mienen annehmen können, wenn man ihnen von der Arbeit spricht. Aus Objektivität auf dieser Ebene mache ich mir nicht sehr viel, in einem solchen Fall würde ich die persönliche Zuneigung immer miteinbeziehen.

In steter freundschaftlicher Gesinnung
der Ihre

Carl J. Burckhardt

Eben erfahre ich zu meiner Freude durch Ihre Schwester, der ich um Ihre Adresse telefonierte, dass Sie schon hier sind. Ich schicke diese Zeilen dennoch als Lebenszeichen.